

**Paul Dubreuil**

**CO**  
éditions

/ S.F.

# REBOOT

ou

**la seconde vie de Benjamin**



Paul Dubreuil

*Reboot*  
*ou*  
*la seconde vie de Benjamin*

Roman



*Du même auteur, publié chez n'co éditions*

***Fantasy / Science-fiction :***

***Chroniques de Diamanterre***

- *Épisode 1 : Bienvenue dans le système* (mars 2022)
- *Épisode 2 : Le Roi-Druide* (juillet 2022)
- *Épisode 3 : Le troisième continent* (février 2023)
- *Épisode 4 : Les larmes de Fafnir* (juillet 2024)

*Les samourais des étoiles* (mai 2023)

*L'effet domino – L'expansion galactique (intégrale)* (octobre 2023)

*Templier – Le dernier gardien* (2<sup>e</sup> édition, juin 2024)

*Les âmes sœurs de Varanine* (décembre 2024)

*Columbus – La trilogie stellarque (intégrale)* (novembre 2025)

***Thrillers / Policier :***

*Sous influence* (juin 2022)

*Affaire de sang* (janvier 2023)

*Le passé en abyme* (2<sup>e</sup> édition, mai 2023)

*Je suis un sorcier* (août 2023)

*Mort d'une joggeuse* (février 2024)

*Virusse* (2<sup>e</sup> édition, août 2024)

*Vogue tragique à Saint-Jean* (octobre 2024)

*Amer cocktail* (mars 2025)

*Invisible(s)* (juin 2025)

***Autre:***

*Amour, crème anglaise et pétafine* (mars 2026)

*Ailleurs...*

***Fantasy / Science-fiction :***

*La deuxième vie de Benjamin Augrandpied* (Éditions de l'Arbre-Monde)

***Thrillers / Policier :***

*La mémoire en fusion* (Éditions Saint-Honoré)

*De Profundis* (Éditions Sydney Laurent)

*Vous reprendrez bien des clams* (Éditions de l'Arbre-Monde)

# Sommaire

Avant-propos	1
Prologue	4
Jour 1 – Un nouveau monde?	13
Jour 2 – Paris (ne) sera (pas) toujours Paris	24
Jour 2 (toujours) – Que d'eau, que d'eau!	31
Jour 2 (encore et toujours) – Moi Tarzan, toi Jane!	38
Jour 2 suite et fin – Pas vraiment des Oulhamrs!	48
Jour 3 – Fais un vœu, ou du feu, comme tu veux...	51
Jour 4 – Feue la tigresse	63
Jour... on s'en fiche, maintenant.	
Fume, fume, fume cette tigresse!	67
Jessica Diane ex-Durville, déesse de la chasse	77
Chouette des castors!	
Enfin, de la viande et des peaux, quoi!	88
Des bisons dans la prairie	96
Viens mon Pandi-panda : je vais te préparer en ragoût	104
Où sont donc passés ces fainéants?	115
On verra la tête qu'ils font	118
Tout est une question d'honneur	125
Ici, les poules ont des dents!	129
La bête qui brûle et qui tombe du ciel	135
La queue entre les jambes	137
Des Boluks nains?	143
Deux pour le prix d'un	145
Garnop, empereur des Boluks	155
Fifteen men on the Dead Man's Chest, Yo-ho-ho, and a bottle of rum!	159
Garnop 1 <sup>er</sup>	165
Vogue la galère!	169

Garnop voit des nains partout !	175
La famille s'agrandit	179
Qu'il est doux de ne rien faire	185
L'île mystérieuse	187
En finir avec les nains	195
Bienvenue... quelque part	197
Il fallait bien que cela se produise	204
Projets de reconquête	210
Et revoilà Pandi-panda !	212
Encore et toujours la bête qui brûle	219
De retour sur l'île	222
Épilogue	227

*« L'honnêteté est la clé des relations humaines.  
Si vous pouvez la feindre, vous êtes tranquille. »*  
Richard Jeni

## *Avant-propos*

Bear Grylls, vous connaissez ? Si ce n'est pas le cas, je vous conseille d'aller voir une de ses vidéos. En réalité, le gars se nomme Edward Michael Grylls, mais je suppose qu'il a choisi son surnom en raison de son activité principale : la survie. C'est un ancien des SAS britanniques (Special Air Service), c'est-à-dire que ce n'est pas franchement une mauviette. Il a été le plus jeune à gravir l'Everest, à l'âge de vingt-trois ans, et a quitté l'armée à la suite d'un saut en parachute un peu foireux, au cours duquel il s'est fracturé trois vertèbres, ce qui l'a rendu inapte au service actif.

Un ami m'en avait parlé, il y a un bout de temps, autour d'un verre et de quelques rondelles de saucisson. Cela m'avait intrigué, sans plus, le saucisson était bien plus attractif, à l'époque, que les péripéties d'un type en mal d'adrénaline.

Cela dit, il faut croire que l'idée s'est frayé un chemin dans mon esprit tortueux parce que j'ai fini par aller voir quelques extraits des vidéos du nounours en question. Et il y en a une tripotée, dont certaines ont été réalisées par Discovery Channel.

Bref, cette espèce de fou furieux a une passion : être lâché au beau milieu de nulle part, souvent en parachute, car, visiblement, son expérience précédente ne lui a pas suffi, ne disposant en tout et pour tout que d'un couteau suisse, un rouleau de chatterton et sa connaissance de la nature et des environnements hostiles. Je ne suis plus très sûr pour le chatterton...

En tout cas, il s'en sort à tous les coups, encore mieux que Mac Gyver. J'imagine cependant que chaque émission est parfaitement orchestrée et plus ou moins bidonnée. Il n'en demeure pas moins que manger des lombrics, des insectes ou leurs larves, ne pas se laver pendant des jours et des jours, dormir sous la flotte, boire de l'eau croupie (ou presque), tout cela montre bien que ce gars

est un frappingue. Heureusement qu'il parvient à bien gagner sa vie avec ça !

Un livre m'a inspiré, également. Il a été écrit par un ethnologue appelé Jean-Yves Domalain et s'intitule *Panjamon : une expérience de la vie sauvage*. Domalain a vécu presque un an au sein d'une tribu de Dayaks de Bornéo (des coupeurs de têtes). Il a été initié aux rites de passage à l'âge adulte : cela consistait à être allongé dans une fosse remplie de fourmis rouges pendant plusieurs minutes, en supportant des milliers de morsures. Il fallait ensuite partir seul en forêt et ne revenir qu'avec une peau entièrement cicatrisée. Puis, un peu par hasard, il a épousé la fille du chef, a failli mourir après avoir été mordu par un bungare à tête rouge (un serpent extrêmement rare et venimeux), a fait l'objet de la jalousie du sorcier, et n'a réussi à s'enfuir qu'après une course-poursuite de plusieurs jours entre lui et les guerriers qui le pourchassaient. Tout n'a pas été totalement négatif puisqu'il a appris de nombreuses techniques de survie, l'une d'entre elles étant croquignollette.

Lorsque les chasseurs dayaks partent en expédition, c'est pour plusieurs jours. Les réserves en nourriture sont particulièrement chiches dans le Kalimantan (partie la plus sauvage de Bornéo). Les Dayaks élèvent des petits buffles, parfaitement adaptés aux sous-bois en raison de leur taille réduite. Lorsqu'ils vont chasser, ils emportent quelques bouses séchées qu'ils placent dans des sortes de gibecières. Lorsqu'ils sont à court de nourriture ou qu'ils ont un petit creux, ils en brisent une pour récupérer les asticots bien gras qui prolifèrent à l'intérieur. Il paraît, selon Domalain, que c'est une excellente source de protéines. Je ne suis pas certain que je pourrais m'y habituer.

Ensuite, il n'y avait plus qu'à, comme on dit. Plus qu'à imaginer une trame un peu tordue, dans un contexte improbable, avec deux personnages qui n'avaient aucune chance de se rencontrer, le tout dans un univers de science-fiction. Et pourquoi pas, après tout, hein ?

Quoi qu'il en soit, j'espère que cette petite histoire vous plaira, vous amusera ou, au minimum, vous fera sourire. Ce sera déjà un résultat satisfaisant pour moi.

Bonne lecture.

## *Prologue*

Peut-être est-ce dû à la plus gigantesque éruption solaire du siècle ? Depuis des jours, les astronomes de tous les pays bondissent comme des cabris, tout excités par le spectacle hallucinant qui se déroule sous leurs yeux. Le phénomène fait la une de la majorité des médias, chacun s'étonnant de la durée inhabituelle de l'épisode. D'autres sont moins amusés, cependant : les fournisseurs d'accès internet, par exemple, dont les réseaux sautent régulièrement, les exposant aux plaintes répétées de leurs clients irrités, excédés de ne pas voir leur sitcom préférée ou de ne pas pouvoir accéder à leur plateforme de jeu en ligne. Que le phénomène soit mondial importe peu. Depuis le début de l'augmentation de l'activité solaire, tout est perturbé, que ce soient les émissions de télévision, les communications téléphoniques ou encore les radios. La Terre est perpétuellement baignée d'un mélange de rayons X et gamma ou encore de micro-ondes. Les scientifiques ont beau dire que personne n'est en danger, que cela va bientôt s'arrêter, que l'atmosphère et le champ magnétique terrestre protègent la population, comme toujours, personne ne les écoute. Au contraire : on a l'impression que plus ils essaient de rassurer les gens, plus les complotistes de tous bords se chargent de trouver dans leurs déclarations apaisantes des éléments dissonants qui tendraient à prouver qu'on leur cache quelque chose. Le fait est là, au demeurant, plus rien ne fonctionne normalement, et les gens râlent. En effet, si cela affecte les réseaux électriques, pourquoi cela n'aurait-il aucun effet sur les personnes ?

Peut-être est-ce dû aux récentes expériences entreprises au grand collisionneur de hadrons<sup>1</sup> du CERN, non loin de la frontière suisse ? Récemment, des recherches ont été entreprises pour déterminer si oui ou non, le boson de Higgs existe réellement. Tous les crânes d'œuf reliés de près ou de loin au centre de recherche ont déjà clamé victoire en 2000, comme par hasard, avant d'avouer que la probabilité de détection de la fameuse particule — dont plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population mondiale n'a jamais entendu parler et se fiche comme de sa première sucette — était trop faible pour être concluante. Toujours est-il que les expériences n'ont jamais cessé. Elles se sont même amplifiées, malgré les plaintes répétées des riverains. Certains accusent l'installation de causer des vibrations, voire des microséismes responsables de fissures dans leurs maisons. D'autres prétendent que les ondes générées par le collisionneur nuisent à leur santé, provoquant maux de tête et nausées. Le fait que les mêmes personnes passent des heures sur leurs écrans d'ordinateurs ou de téléphones portables n'a évidemment aucune relation avec les troubles dont ils souffrent. C'est donc forcément la faute du CERN.

Peut-être est-ce dû à la mise en route d'ITER, le réacteur à fusion expérimental de type TOKAMAK<sup>2</sup> situé sur le site de Cadarache, dans les Bouches-du-Rhône ? La réaction de fusion a été initiée il y a un peu plus de deux jours. Le défi réside dans la possibilité de maintenir le plasma à l'intérieur du réacteur en l'isolant des parois grâce à un champ magnétique d'une puissance inouïe. Le résultat dépasse les espérances des chercheurs de tous les pays : pour le moment, cela fonctionne, à la surprise générale !

Peut-être est-ce dû à l'expérience ultrasecrète que mènerait une équipe de physiciens chinois dans un laboratoire confidentiel, bien que tous les services secrets occidentaux soient au courant ?

---

1 – *En physique des particules, un hadron est une particule composite, formée de particules subatomiques régies par une interaction forte. Par exemple, les protons ou les neutrons sont des hadrons.*

2 – *Toroidalnaïa kamera s magnitnymi katouchkami : en français, chambre toroïdale avec bobines magnétiques (bref, ça ne fait guère avancer le schmilblick).*

Le but consiste à créer deux minuscules trous noirs afin de vérifier la théorie des trous de ver. Une de leurs équipes a enfin réussi à concentrer assez de matière pour simuler le phénomène spatial. La création des deux singularités a pris des années et a envoyé un certain nombre de chercheurs se posant un peu trop de questions en camp de rééducation. Il est absolument hors de question que la glorieuse République populaire partage une telle avancée scientifique avec l'Occident décadent. Depuis un peu plus d'une semaine, les deux trous noirs sont stables et on va incessamment passer à l'étape suivante : essayer de les relier entre eux.

Peut-être enfin est-ce dû à autre chose, ou encore à l'addition de tous ces phénomènes, pourtant apparemment pas connectés ? Toujours est-il qu'en ce 12 février 2027, tout bascule pour Benjamin Augrandpied. Il est sur le point de vérifier la célèbre loi de Murphy : tout ce qui est susceptible d'aller mal, ira mal. Sa vie, déjà, a commencé sous de mauvais auspices. Né avec le cordon ombilical entortillé autour du cou, et par le siège en plus, cela n'augurait rien de bon. Le fait que son père, Robert Augrandpied, n'ait pas été présent le jour de sa naissance n'est qu'un détail. Son père n'a JAMAIS été présent, en réalité. Sauf pour lui distiller quelques-unes de ses maximes préférées : « Fils, dans la vie, c'est tuer ou être tué. Si tu n'es pas le plus fort, les autres se serviront de toi comme d'un paillason. »

Ou encore une perle du même genre : « Il y a les forts et les faibles, fils. Prends exemple sur moi : je suis à la tête d'une entreprise de pointe. Je me suis fait à la force du poignet, et personne ne me délogera. »

Robert Augrandpied dirigeait une entreprise de pointe qui fabriquait des meubles pour salles de bains, cuisines et toilettes. La mondialisation avait lentement poussé l'entreprise sur la mauvaise pente avec l'afflux de produits à bas prix en provenance de Chine. Finalement, la compagnie avait été rachetée par un gros consortium qui avait liquidé une grande partie du personnel, Robert inclus. À cinquante-quatre ans, il n'avait pas retrouvé de poste digne de lui et avait préféré se tirer par la petite porte en

emportant les économies familiales. Nul ne l'avait jamais revu. Bon débarras, s'était dit Benjamin à l'époque. Sa mère, Mathilde Augrandpied, née Verjus, s'était retirée dans un monastère bouddhiste en Inde, sans plus donner de nouvelles, après avoir vendu la grande maison familiale et versé l'argent sur un compte au nom de son fils unique, Benjamin. À l'époque, ce dernier terminait ses études à HEC, avait les dents longues, et se voyait déjà directeur d'une multinationale, surfant de conseil d'administration en conseil d'administration, l'été au soleil et l'hiver à la neige, comme dans la chanson.

Il a toujours détesté son nom. Tout petit, les gamins de l'école très privée et très chère dans laquelle son père l'avait inscrit se fichaient déjà de lui.

« Hé Benji! Ta mère? Elle s'appelle Berthe? »

En général, cela se terminait en pugilat. La plupart du temps, c'était lui qui avait le dessus. C'était une des rares choses pour lesquelles il pouvait remercier son salopard de géniteur. Il lui avait transmis ses gènes : plus grand que la moyenne, il n'avait jamais eu besoin de pratiquer un sport à outrance pour entretenir sa puissante musculature. Dernièrement, cependant, celle-ci a commencé à s'enrober : trop de repas sur le pouce et d'alcools forts, et pas assez d'activité physique.

Plutôt que de diriger une entreprise, il s'est spécialisé dans le dégraissage. Lorsqu'une compagnie a besoin de mettre en place un plan social, on fait — faisait serait plus juste — appel à lui. Il s'est construit une réputation de requin sans scrupules. Mais, il y a trois ans, il a succombé au chant des sirènes, pensant qu'une place dans le service des ressources humaines d'une banque serait une planque idéale pour quelqu'un possédant ses compétences. Lorsque le groupe a rencontré quelques problèmes de délits d'initiés, il lui a fallu réduire ses frais généraux pour faire face aux multiples plaintes dont il était l'objet et payer sa légion d'avocats. Benjamin a fait partie de la première charrette : dernier arrivé, premier parti. C'est la première fois qu'il se fait virer. Il ne pensait pas que cela pouvait lui arriver un jour, comme ça, d'un claquement

de doigts : un entretien rapide, des regrets sans aucune sincérité de la part d'un supérieur prétendant compatir, alors qu'en réalité, il est plutôt satisfait d'être du bon côté du bureau, et puis, ce que son père appelait « la marche de la honte ». Le trajet depuis ses quartiers au huitième étage d'un immeuble de La Défense, en fin de journée, un carton contenant toute sa vie dans les bras : son ordinateur portable, quelques stylos, un coupe-papier en acier au nom de la banque ainsi qu'un presse-papiers en cristal transparent, un couteau suisse, cadeau de l'entreprise lors d'un sapin de Noël, un rouleau de ruban adhésif d'emballage à moitié entamé, une bobine de ficelle — il se demande encore comment elle a bien pu échouer dans son tiroir — un mug du PSG, un quart de litre d'eau minérale pas entamé, son chargeur de portable et deux ramettes A4 payées sur ses deniers. Il n'allait pas les leur laisser, tout de même !

En sortant du bâtiment, une des réceptionnistes lui a maintenu les grands battants vitrés, voyant qu'il avait les mains encombrées et ne pouvait les pousser lui-même. Intérieurement, il a pesté contre ces branquignols qui n'ont pas été fichus de prévoir des battants automatiques. Il a pourtant pris la peine de remercier la femme d'un hochement de tête, se demandant ce qu'il lui arrivait. Il n'allait pas se mettre à devenir gentil, tout de même !

C'est un de ces sous-fifres qui font partie des meubles, taillables et corvéables à merci. Il la croise — la croisait, il faut vraiment qu'il s'habitue à parler au passé, maintenant — tous les jours, matin et soir. Elle n'est pas très grande et un peu rondelette. Probablement un peu plus jeune que lui qui a quarante-trois ans, mais guère. Elle a dû être mignonne, avant que les aléas de la vie ne laissent quelques rides profondément marquées au coin des yeux et de part et d'autre de sa bouche charnue. Très certainement mariée à un péquenot, puisqu'elle porte une alliance bon marché, vraisemblablement mère de famille, n'attendant que le moment de rentrer chez elle pour s'occuper de son jules et de ses gniards. Elle en a sûrement au moins deux. Il ne connaît que son prénom : Jessica. C'est du moins ce qui est écrit sur son badge. Jessica,

hôtesse d'accueil. C'est un peu plus glamour que réceptionniste, se dit-il. En tout cas, c'est mieux que chômeur. Sur ce plan-là, il n'a pas le moindre doute. Et au moins, il imagine que lorsqu'elle rentrera chez elle, quelqu'un l'attendra. Elle pourra parler. Parler de ce pauvre type qui s'est fait remercier, aujourd'hui. Elle lui a même tenu la porte, c'était la moindre des choses, quand on y pense.

Tout à coup, la réalisation de sa situation frappe Benjamin de plein fouet. Il n'y a personne dans son appartement, rue de Courcelles. Il a toujours vécu seul, privilégiant sa carrière à une vie de famille. Il faut bien dire que l'exemple qu'il a eu ne l'a jamais encouragé à en avoir une.

Pour la première fois, il se demande ce qu'il fait là. Ne réalisant même pas qu'il s'est engouffré dans les couloirs du métro et se retrouve sur le quai de La grande Arche. Le prochain train est attendu dans deux minutes et déjà la foule se presse tout au bord, au mépris des consignes de sécurité. Un peu comme un robot, Benjamin se fraie un chemin entre les gens, aidé en cela par le carton qui lui sert de pare-chocs.

Légèrement en arrière, Jessica vient de remarquer le type à qui elle a tenu la porte. Elle a terminé sa journée. Elle a hâte de rentrer chez elle, hâte de quitter le tailleur trop serré qui l'empêche de respirer et lui donne la sensation d'être ballonnée, hâte de retirer ses escarpins qui lui font mal aux pieds et dont le bruit sur le marbre du gigantesque hall où elle travaille l'exaspère au plus haut point. Elle se demande ce qu'elle va trouver en arrivant dans son appartement. En réalité, elle le sait parfaitement : deux gosses surexcités qui n'auront pas commencé à faire leurs devoirs, un mari vautré sur le canapé devant un match de foot et des canettes de bière vides, sa casquette vissée sur la tête. Et il va lui falloir tout gérer : les devoirs, la cuisine, le rangement. Et en plus, Monsieur va exiger son câlin, ce soir ! Elle sent déjà la migraine qui commence à monter. S'il n'y avait pas les gamins, il y a longtemps qu'elle aurait vogué vers des cieux plus cléments. Elle aurait dû écouter sa mère. Elle n'aurait jamais dû épouser ce bon à rien,

ce boulet de Kévin. Elle se demande s'il n'est pas encore temps de filer. Partir en emmenant les enfants, n'importe où, mais loin de ce type toxique qui lui pourrit la vie. Et surtout, demander le divorce, même si elle n'a aucune illusion : ce parasite va s'accrocher, un peu comme une sangsue s'agrippe à la patte d'un mouton traversant un ruisseau.

En retrait du bord du quai, elle réalise que le gars à qui elle a ouvert la porte se tient juste devant elle, l'empêchant de voir les voies. En réalité, elle sait très bien de qui il s'agit. Elle connaît même son nom, un nom ridicule, d'ailleurs. C'est lui qui l'a embauchée, il y a un peu plus de deux ans. Elle a le souvenir d'un homme sans empathie, un peu reptilien, comme quelqu'un qui attend tapi dans l'ombre qu'une proie passe à porter. Elle a toujours trouvé bizarre que les ressources humaines soient encombrées de ce genre de personnage. Néanmoins, elle n'a rien contre lui : après tout, c'est grâce à lui qu'elle a obtenu ce poste. Ce jour-là, elle avait cru remarquer quelque chose au fond de ses yeux : de la douleur ? Une expression de manque profond ? De la lassitude, un peu comme la sienne ? Elle ne sait pas trop. Chassant ces pensées en même temps qu'une mèche rebelle qui s'obstine à passer devant ses yeux, elle s'approche un peu plus du rebord du quai. Un souffle d'air chaud et poisseux lui fouette le visage, annonçant l'arrivée du train, prenant le dessus sur les odeurs de transpiration et de beignets rances de la foule autour d'elle. Le gars tremble comme une feuille. Le bruit de la rame se fait plus présent, accompagné d'une légère vibration qui remonte le long de ses jambes. Elle n'a même pas le temps de réfléchir lorsqu'il fait un pas, quelques mètres en avant du train. Elle se jette sur lui, l'agrippant à l'épaule, essayant de le retenir, mais l'homme, trop lourd, l'entraîne avec lui. Tout autour, la foule se met à hurler dans un concert de crissements de freins. Au bout d'interminables secondes, la rame finit par s'arrêter. Des agents de sécurité arrivent quelques minutes plus tard, écartent les gens et se penchent au-dessus du quai, s'attendant à découvrir une véritable boucherie. Tout le monde en est pour ses frais, surtout ceux qui espéraient capturer des vues bien sanglantes sur

leurs téléphones portables : les rails sont vides. Lorsque la rame repart enfin, il n'y a strictement aucune trace du drame auquel tous les passagers présents ont cru assister. Les caméras ont pourtant bien enregistré les images du couple plongeant juste à l'arrivée du train, mais avant que les deux corps ne touchent le sol, les images sont remplacées par un grand blanc, comme si les appareils avaient été surexposés par un violent flash. Bizarrement, aucun des témoins interrogés n'en fait mention. La disparition de Benjamin Augrandpied et Jessica Durville restera un mystère.



#### MONTPELLIER : CURIEUX ACCIDENT PRÈS DU CIMETIÈRE SAINT-LAZARE.

*Ce matin, vers 7 h 30, un autobus scolaire a percuté de plein fouet une voiture qui s'était engagée dans le carrefour des avenues Saint-Lazare et Reine Hélène d'Italie, après avoir brûlé le feu de circulation. Apparemment, le chauffeur aurait eu un malaise. Il est légèrement blessé, mais ses jours ne sont pas en danger. Tous les écoliers sont sains et saufs. En revanche, le conducteur de la voiture accidentée n'a pas été retrouvé. D'après les pompiers intervenus pour le désincarcérer, personne ne se trouvait au volant. Le véhicule appartient à M. Gérald Pons : celui-ci reste actuellement introuvable. Un appel à témoins ainsi qu'un avis de recherche ont été lancés par la gendarmerie.*

*Frédéric Chichourle, pour le Midi Libre.*



#### DISPARITION INQUIÉTANTE À L'HÔPITAL DE NANCY-BRABOIS.

*Une patiente, Mme Céleste Chancel, a disparu hier matin de sa chambre d'hôpital au CHRU de Nancy, où elle était en attente d'une opération. Les quelques proches contactés disent n'avoir eu aucune nouvelle depuis. Plusieurs pistes sont évoquées par la police, qui privilégie la fugue. En effet, la sœur de Mme Chancel nous a confié que celle-ci était très perturbée par l'opération à venir et dont elle n'a pas voulu nous révéler*

*la nature. Le personnel de l'hôpital est également choqué par cette disparition que personne n'est en mesure d'expliquer. En attendant, les consignes de sécurité ont été renforcées au sein du service où Mme Chancel était accueillie.*

*Nathalie Møller, pour l'Est Républicain.*

•

« Protocole engagé. Voulez-vous confirmer ? »

OUI  NON

« OUI »

# Jour 1

## Un nouveau monde ?

Benjamin ne sait pas ce qu'il lui a pris. Il n'a jamais eu de pulsions suicidaires. C'est bon pour les faibles, ceux qui n'ont pas le courage de lutter. Et pourtant, c'est pleinement conscient qu'il a fait ce pas en avant à l'arrivée du train. C'est même un peu bizarre lorsqu'il y repense. À un moment précis, pendant une fraction de seconde, il a eu l'impression de sortir de son corps, d'assister à toute la scène, comme s'il était collé au plafond du couloir du métro. Il revoit son visage figé, son front rouge et suant surplombant un regard vitreux. Plus étrange encore, il sent encore la main de la femme sur son épaule — comment sait-il qu'il s'agit de la réceptionniste, d'ailleurs, puisqu'elle était dans son dos ? — essayant de le retenir.

Ensuite c'est le trou noir, ou plutôt une grande lumière blanche, aveuglante. Il se demande alors si ce n'est pas la même lueur dont parlent les gens qui ont vécu une expérience de mort imminente. Il se dit que ce ne doit pas être le cas. Normalement, il est mort, *kaput*, rectifié. On ne se jette pas devant un train impunément. Cela étant, comment se fait-il qu'il soit encore capable de se poser des questions aussi stupides ?

L'atterrissage, en plus de le ramener à des affaires plus pressantes, lui coupe le souffle. En quelques microsecondes, il tombe sur un sol trempé, éparpillant le contenu de sa caisse devant lui, avant de subir le deuxième effet Kiss Cool lorsque la fille lui tombe sur le dos. Il la sent rouler bouler sur sa droite avant d'ouvrir les yeux. Il est allongé sur le ventre, bras et jambes écartés, le nez au ras du gazon, c'est le cas de le dire. Il semble se trouver

dans un champ à l'herbe courte. En raison de sa position, sa vue ne porte pas au-delà de quelques mètres, mais il se fait déjà deux ou trois réflexions. La présence de végétation dans le métro est en soi inconcevable. La pluie soutenue qui le trempe jusqu'aux os est également incompréhensible, à moins qu'il ne soit à l'extérieur, ce qui le ramène à la remarque précédente. Plus encore, s'il se trouve dans une prairie, ce qui paraît logique étant donné son environnement immédiat, comment y est-il parvenu et surtout, comment se fait-il qu'il fasse si chaud ? Au mois de février ?

Il se met à quatre pattes, ce qui lui arrache une grimace de douleur. Il a dû tomber sur une pierre ou une souche : il a un mal de chien au niveau des côtes flottantes, à droite. Tout en luttant pour reprendre son souffle, il finit par se redresser avant de parvenir à prendre plusieurs inspirations profondes. Celles-ci dissipent peu à peu la douleur. Finalement, il n'a rien de cassé, il s'en tirera juste avec un bel hématome, très certainement. La pensée lui arrache un petit rire. Qu'elle est ridicule, cette expression ! Comment peut-on qualifier un hématome de beau ?

Soudain, il prend conscience d'autre chose : où est la femme ? Il l'a bien sentie lui dégringoler dessus, mais il ne l'entend pas. Et toujours cette pluie diluvienne qui ne se calme pas ! Il est trempé, mais en tout cas, la température presque tropicale lui permet de ne pas avoir froid. Il se rend même compte que l'eau est tiède, presque chaude. C'est toujours ça : au moins il ne mourra pas de pneumonie.

Pivotant sur lui-même, il finit par localiser Jessica, inconsciente à une dizaine de mètres de lui en contrebas. Il se trouve dans un champ ou un pré, il ne sait pas trop, qui descend en pente douce vers une large rivière, à moins que ce ne soit un fleuve ? Il n'a aucun moyen de le savoir. D'où il est, il a du mal à distinguer l'autre rive qui doit bien se situer à plusieurs centaines de mètres. Le rideau de pluie qui s'abat sur lui l'empêche de bien voir, l'obligeant à plisser les yeux.

Se disant qu'il sera toujours temps de trouver des réponses à ses questions, en supposant qu'il y en ait, il se dirige vers la fille

et s'accroupit auprès d'elle. Elle est toujours inanimée. Posant l'index et le majeur de la main droite sur son cou, il parvient à percevoir les battements de son cœur, forts, réguliers, rassurants. Mouillé pour mouillé, il s'assied en tailleur dans l'herbe après avoir placé Jessica en position de sécurité, la tête posée au sol, contre sa cuisse. Curieusement, il se sent responsable, comme si elle était là par sa faute. C'est d'ailleurs le cas, se dit-il au bout de quelques secondes. Si elle n'avait pas tenté de le retenir, elle serait probablement déjà chez elle. Une impulsion irraisonnée l'encourage à poser sa main sur le front de Jessica, repoussant les longues mèches brunes qui se sont collées à ses paupières. C'est à ce moment qu'elle ouvre les yeux. De grands yeux gris-bleu, tout d'abord interrogateurs, puis paniqués. Elle se redresse brutalement et le dévisage.

— Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ?

Il ne peut s'empêcher de laisser échapper un ricanement, regrettant sa réaction presque instantanément.

— Aucune idée. Nous étions sur le quai. Je ne sais pas ce qui m'a pris et... et vous avez essayé de me retenir... et nous sommes ici, maintenant. Je suis désolé. Vous allez bien ? Rien de cassé ?

Elle referme les yeux, comme si cela lui permettait de reprendre ses esprits tout en faisant un rapide check-up de son état physique.

— Non, je ne crois pas...

Puis, en émettant un petit rire :

— Je pense que vous avez amorti ma chute.

Il se met debout, lui tend la main pour l'aider à se relever. Elle s'en empare. Il se fait la réflexion qu'elle a la peau douce. Elle doit passer un temps infini à se pomponner avec des crèmes de toutes sortes. *C'est un peu obligé dans son métier*, se dit-il. *Elle est la première personne que les visiteurs rencontrent dans l'immeuble. Elle est, en quelque sorte, la vitrine de la société.*

Sans réfléchir, un peu par réflexe, Benjamin jette un coup d'œil à sa montre qui marque dix-huit heures vingt. Elle ne semble pas avoir souffert de la chute. Par contre, la lumière ambiante ne correspond pas. Lorsqu'il est sorti sur le parvis de l'immeuble, la nuit

allait tomber. Ici, il a l'impression qu'ils sont en milieu de journée, tant à cause de l'éclairage que de la température. Il l'entend à peine reposer sa question, même s'il l'enregistre.

— Où sommes-nous, alors ?

Il ne répond pas, se contentant de scruter les environs immédiats. Ils sont bien au beau milieu d'une vaste prairie qui descend en pente douce vers un fleuve bordé de roseaux, ou du moins d'une végétation qui y ressemble. À plusieurs centaines de mètres au-dessus d'eux, il aperçoit la limite d'une épaisse forêt. D'où ils se trouvent, il ne parvient pas à distinguer la nature des arbres qui la composent, mais il lui semble voir un mélange de feuillus et de résineux. Au-delà de la lisière, une sorte de falaise assez basse, à vue de nez une cinquantaine de mètres, semble interrompre la canopée. La forêt reprend sur le plateau. Sinon, rien. Pas une habitation ni un animal. Il faut bien avouer que sous ce torrent qui ne faiblit pas, ils seraient un peu dingues de s'aventurer dehors ! C'est d'ailleurs ce qui provoque sa réponse.

— Je ne sais pas, vraiment. Néanmoins, je crois que nous ferions bien de trouver un abri. N'importe quoi, en attendant que la pluie cesse. Sinon, nous allons attraper la crève.

— Vous avez raison. Mais avant, il vaut mieux récupérer nos affaires, vous ne croyez pas ?

Sans répondre, il se penche sur ses maigres possessions et fourre ce qu'il peut dans ses poches, jusqu'à ce qu'elles soient pleines. Le carton est trempé et commence déjà à se déliter sous l'effet de la pluie torrentielle. Autant le laisser là.

— Je ne peux rien faire pour votre ordinateur, vous devrez le porter. Mais pour les petits objets, je peux les mettre dans mon sac. Vous serez plus à l'aise pour marcher.

— Je vous remercie.

— De rien.

Rapidement, ils ramassent tout ce qui traîne par terre, enfournant dans le gros sac informe de Jessica ce qui ne tient pas dans leurs poches. Heureusement, celui-ci est presque vide, à l'exception de son cellulaire, d'un trousseau de clés, des classiques produits

de beauté indispensables et de deux minuscules sandwiches non entamés emballés dans du plastique. Il se dit alors qu'elle doit être au régime. Puis ils se mettent en marche, se dirigeant vers le haut de la prairie afin d'avoir une meilleure vue sur ce qui les entoure. La pluie ne semble pas vouloir cesser, ni même ralentir. Et cependant, Benjamin ressent comme une espèce d'euphorie, comme si le fait d'avoir échappé à la mort, une mort qu'il semblait pourtant avoir décidée pour lui-même, et aussi visiblement pour la femme devenue une victime collatérale de sa décision, avait remis tous ses compteurs à zéro.

Il ne comprend pas le moins du monde par quel tour de passe-passe il se retrouve dans un endroit inconnu, en compagnie d'une parfaite étrangère, mais il est intimement persuadé qu'on vient de lui donner une seconde chance. Il n'est pas mystique, bien au contraire, se considérant comme un réaliste athée pur jus. Il n'en demeure pas moins qu'il se sent bien, peut-être pour la première fois de sa vie. Et, bizarrement, le fait qu'il ne sache pas pourquoi ajoute une couche supplémentaire à cette impression de plénitude totalement nouvelle pour lui.

Sans un mot, ils se mettent à longer la lisière de la forêt, ce qui leur permet de s'abriter en partie du déluge qui les transperce mais auquel ils ne prêtent plus guère d'importance tant ils sont concentrés sur leur recherche.

Rien ! Ils ne voient strictement rien. Pas une trace du Paris qu'ils connaissent tous deux. Pas le moindre immeuble, pas la moindre habitation. Ils sont seuls au monde. Et de quel monde s'agit-il, en réalité ? Même ce cours d'eau ne leur dit rien. Il n'a absolument rien à voir avec la Seine dont ils se souviennent : plus large, plus puissant, également. Il leur semble distinguer des troncs d'arbres qui dérivent, mais, à cette distance, il leur est impossible de vérifier de quoi il s'agit vraiment.

S'ébrouant, Benjamin se tourne vers la femme.

— Il faut absolument trouver un abri. Nous ne pouvons pas rester sous cette radée.

— Où ?

— Allons voir le long de cette paroi. Nous tomberons certainement sur une anfractuosité ou un surplomb qui nous permettra de nous abriter en attendant que ça passe.

— D'accord. Je vous suis.

Il est surpris par la fermeté de son ton. Elle semble avoir accepté son sort. Elle se retrouve au milieu de nulle part, en compagnie d'un homme qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, qu'elle méprise peut-être, et pourtant, elle fait preuve d'une épine dorsale qu'il ne lui aurait jamais concédée. En réfléchissant, cela s'applique à lui également. Ressentirait-elle la même euphorie que lui ? Il décide d'en avoir le cœur net, mais pas tout de suite. Le plus urgent est de trouver un coin pour échapper à cette pluie qui les trempe jusqu'aux os.

Ils s'enfoncent dans la forêt. Seul le bruit des gouttes qui tombent au sol ou sur les feuilles les accueille. Il y règne un silence de cathédrale. La falaise ne doit pas être éloignée de plus de quelques centaines de mètres, mais la distance leur paraît dix fois supérieure. Benjamin a l'impression d'être observé. De temps en temps, une branche craque, un peu plus loin dans le sous-bois, les faisant sursauter. Il ne sait pas pourquoi, mais il sent ses poils se hérisser. Mettant cela sur le compte du stress, il entraîne sa compagne toujours plus loin en direction de la base de la paroi rocheuse, suivant ce qu'il pense être un chemin, peut-être utilisé par des animaux sauvages, cerfs, chevreuils ou sangliers. Il prend tout de même le temps d'observer la végétation autour de lui. Les arbres ont l'air normaux : hêtres, frênes, chênes ou encore épicéas. Il leur faut contourner d'énormes ronciers chargés de m res noires et charnues, confirmant son impression première : il est impossible qu'ils soient en février. Mais alors, où se trouvent-ils, et surtout, quand ? Gardant ses réflexions pour lui, Benjamin continue sa progression, entraînant Jessica dans son sillage. De temps en temps, il lui jette un coup d' il, juste pour voir si elle tient le coup. Remarquant qu'elle a du mal à marcher, son regard tombe sur ses escarpins aux talons hauts.

— Vous n'avez pas d'autres chaussures ?

Au moment où il pose la question, il se rend compte de sa stupidité. Évidemment qu'elle n'en a pas d'autres ! Elle est réceptionniste. Elle est partie avec ses fichues grolles à talons. C'est ce que tous attendaient d'elle.

Une nouvelle fois, Jessica montre plus de ressort qu'il ne pensait. Elle lui répond, en souriant :

— Ne vous en faites pas. Tant qu'on n'avance pas trop vite, je peux suivre. Mais vous avez raison, il faudra faire quelque chose pour ces fichus talons. Pour commencer, en tout cas. Nous verrons ensuite.

— Ensuite ?

— Oui, lorsque nous aurons trouvé un endroit pour nous mettre à l'abri. Et puis...

De nouveau, une branche morte craque, plus proche, cette fois-ci, interrompant Jessica qui reprend, quelques secondes plus tard :

— Depuis que nous sommes ici, j'ai l'impression qu'on nous surveille.

— Moi aussi. Je ne voulais pas vous le dire pour ne pas vous inquiéter. Nous ferions mieux de nous hâter, mais avant, j'aimerais prendre quelques précautions. Tout ceci ne me dit rien qui vaille.

Extirpant son couteau suisse d'une de ses poches, il en déplie la grande lame et se dirige résolument vers un épicéa tout proche dont une des branches traîne au sol. Il la casse sans trop de difficulté et l'ébranche rapidement, ne conservant qu'un tronçon d'environ un mètre cinquante.

— Pouvez-vous me passer le coupe-papier et la ficelle, s'il vous plaît ?

— Bien entendu, tenez.

Coinçant la branche entre ses jambes, il fixe rapidement la lame à la pointe de la tige à l'aide de la ficelle. L'opération ne lui prend qu'une minute. Il vérifie rapidement la solidité de son arme de fortune. Voyant que le coupe-papier semble fermement attaché, il se permet un commentaire :

- Et voilà. Nous sommes parés.
- C'était nécessaire, vous croyez ?
- Je ne sais pas. C'est juste un pressentiment.
- Je comprends.

Se remettant en marche, ils atteignent rapidement le pied de la falaise. Celle-ci semble composée de calcaire, assez propice à la présence d'anfractuosités. Se décidant pour un côté, ils partent vers la droite. La progression le long de la muraille est assez lente en raison des taillis, principalement un entrelacs de houx, d'ifs et de ronciers auxquels se mêle un grand nombre de noisetiers. Ils finissent par parvenir à une sorte de tunnel qui semble avoir été aménagé dans les ronces vraisemblablement par un animal de la corpulence d'un gros sanglier. En arrière de la barrière épineuse, le boyau improvisé paraît mener à un abri situé sous un léger promontoire de l'escarpement.

Ils se consultent du regard. Sans un mot, Benjamin se met à quatre pattes et s'enfonce sous les ronciers, immédiatement suivi par Jessica. Ils parviennent à une sorte de chambre quasi circulaire de près de trois mètres de diamètre. Le sol est sec et il y règne une odeur particulière, mélange des feuilles mortes qui tapissent le sol et d'une senteur musquée à l'origine indéfinissable. Le mur d'épineux leur cache la vue de l'extérieur. Pour mieux explorer l'intérieur de leur refuge, Benjamin sort son téléphone portable, heureux que celui-ci soit plus ou moins étanche, et allume la torche. Dirigeant le faisceau de lumière sur les parois rocheuses puis sur la barrière végétale, il tend la main et décroche ce qui ressemble à une touffe de poils. Il y en a un peu partout, accrochés aux épines. Ils sont assez longs, rêches, mais, ce qui est plus surprenant, d'un bleu-vert luisant. Il les montre à Jessica.

— Vous avez déjà vu ça ?

— Non, pas vraiment. Pas chez un mammifère, en tout cas. Mon père avait une volière remplie d'oiseaux exotiques dont certains étaient aussi colorés que ça, mais des poils... non. Cependant, je ne suis pas une spécialiste.

— Moi non plus, mais je trouve tout de même que c'est très bizarre et...

Il est soudain interrompu par un rugissement, pas très éloigné, les faisant sursauter tous les deux. Elle le regarde, paniquée, s'adressant à lui d'une voix tremblante.

— C'est quoi, ça ?

— Sais pas. Et tout cas, si c'est un crapaud, c'est un gros.

Il ne saisit pas ce qui l'a poussé à blaguer, parce qu'il n'en mène pas plus large qu'elle. Il se dit qu'il doit devenir timbré, ne voyant dans leur situation aucune raison de plaisanter. Et pourtant, cette euphorie, cette impression de se sentir régénéré ne l'a pas quitté depuis leur arrivée dans cet endroit inconnu. Peut-être aussi ressent-il un besoin de la protéger ? Et cela bien qu'il n'en comprenne pas la raison ? Toute sa vie il ne s'est préoccupé que de lui-même, écrasant les autres de son mépris.

« Les sous-fifres sont là pour te servir. Si un employé n'est pas assez productif, vire-le ! Tu n'appartiens pas à la même classe de la société. Il y a les dirigeants et les dirigés : tu es un dirigeant. »

Il se remémore la litanie des conseils bidon que lui distillait son père. Son enfoiré de père ! Il aimerait bien savoir ce qu'il ferait s'il se retrouvait dans cette situation. Le rire un peu nerveux de la femme le ramène à la réalité. Il lui sourit : au moins, cela lui a permis de détourner son attention, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, du danger immédiat. Parce qu'il ne faut pas se voiler la face. Ils sont dedans jusqu'au cou ! Une idée subite lui passant par la tête, il reprend son mobile et consulte l'écran : aucun réseau n'est disponible. Il essaie quelques numéros d'urgence, mais se rend compte immédiatement que cela ne sonne même pas. Où sont-ils donc tombés ?

Tout autour d'eux, ils entendent des bruits dans les fourrés. Craquements de branchettes, froissement de feuilles mortes au passage d'un petit rongeur, ou d'un lézard, ou d'un serpent ? Benjamin en a une phobie incontrôlable. Il espère pouvoir se dominer : il ne faudrait pas qu'il ajoute sa panique à celle de Jessica, qu'il sent à fleur de peau.

Celle-ci se serre contre lui.

— J'ai froid.

Il la regarde. Elle a les lèvres bleues et elle claque des dents. Il prend soudain conscience de la chute de température, encore plus sensible en raison de leurs vêtements trempés et de ses collants filés. Le fait de passer à quatre pattes pour venir s'abriter ne les a pas arrangés. Sans un mot, il lui passe la main autour des épaules et la serre contre lui. En réalité, il a autant besoin qu'elle d'un peu de chaleur. Autour d'eux, le bruit de la pluie continue, en fond sonore auquel ils finissent par ne plus prêter attention avant de s'assoupir.



C'est elle qui le réveille. Il ne sait pas trop combien de temps ils ont dormi. À l'extérieur de leur abri de fortune, il n'y a plus aucun bruit. La pluie semble s'être arrêtée et l'obscurité s'est abattue sur le sous-bois. Dans leur refuge, il ne doit pas faire plus de dix ou douze degrés.

Soudain, le même rugissement les fait sursauter. Il est beaucoup plus proche, cette fois-ci. Benjamin se rapproche de l'entrée de leur abri et ôte sa veste encore humide, s'en servant comme de gants pour s'emparer de branchages de ronces qu'il dispose en travers du boyau d'accès, l'obturant aux trois quarts. Lorsqu'il essaie de les relâcher, ceux-ci tendent à se redresser.

— Pouvez-vous dénouer ma cravate, s'il vous plaît? chuchote-t-il.

Jessica s'approche de lui, la détache et la lui donne. Il s'en sert alors pour solidariser les ronces refermant le passage et les maintenir en place en les reliant au pied d'un houx. Puis, il s'empare de sa lance improvisée et reste à proximité de l'ouverture. Au bout de quelques minutes, ils entendent le frottement d'un corps contre la végétation du tunnel, puis quelque chose pousse contre la barrière improvisée. Le mouvement est accompagné d'un grondement sourd. Benjamin projette son arme à l'aveuglette en poussant des hurlements.

— Rhaaaa! Fous le camp, sale bête! Dégage!

Il porte rapidement plusieurs coups, jusqu'à ce que sa pointe frappe quelque chose de dur. Immédiatement, ils entendent un feulement de douleur, suivi du son accompagnant la retraite de l'animal.

Peu à peu, le silence revient, suivi de nouveau des bruits de petits rongeurs qui doivent juger que le danger s'est éloigné.

— Apparemment, ce n'était pas un crapaud...

Le rire un peu intempestif de Jessica déclenche le sien, les libérant tous deux de la tension qui les habitait.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

**[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)**

---

Paul Dubreuil

Reboot

ou la seconde vie de Benjamin

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Illustration de couverture : JYG*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

[nco-editions.fr](http://nco-editions.fr)